

Recherches sociographiques



Yvan LAMONDE, Lucia FERRETTI et Daniel LEBLANC, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920) : bilan historiographique*

Bruno Ramirez

Volume 24, numéro 2, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056044ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056044ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramirez, B. (1983). Compte rendu de [Yvan LAMONDE, Lucia FERRETTI et Daniel LEBLANC, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920) : bilan historiographique*]. *Recherches sociographiques*, 24(2), 294–295.
<https://doi.org/10.7202/056044ar>

laises de six à seize syllabes ; il surveille césure et assonance pour dégager peu à peu les formules strophiques chantées. Apparaît en même temps tout un scénario oral à caractère épique, romanesque ou même burlesque et gaillard. D'un côté le refrain, de l'autre, la laisse. Le refrain pourrait être retranché sans altérer le sens de la laisse. Les techniciens de la mémoire orale savent qu'il est possible de retracer le même phénomène ailleurs. Les exemples que donne, jusque dans les moindres détails d'une analyse austère, Conrad Laforte, rappellent des refrains disparates jusqu'à l'incohérence et identifient la laisse qui contient le récit.

Coincidence ou simplement « miracle » de la mémoire populaire, Laforte retrouve, dans plusieurs des chansons en laisse versifiées à la manière ancienne, la thématique de plusieurs chants du Moyen Âge : thèmes du bouquet, du rossignol, de l'alouette, de la fontaine, de la bergère, de la malmariée. Récits chantants mêlés aux cycles saisonniers des fêtes ou coutumes : une bergère trop sage qui se moque d'un seigneur entreprenant ou d'un guide peu aventurier ; la belle au bois dormant éveillée par un prince ; un rossignol, messenger matinal d'un amant. Le tout évolue dans un décor pastoral, des jardins, des prairies, des montagnes, des fontaines. Littérature « naïve », qu'on dit aujourd'hui, en attendant que soient identifiées par d'autres nos propres naïvetés.

Laforte n'est ni structuraliste, ni sémanticien, ni sociologue, ni historien des idées : c'est un pionnier entêté, heureusement entêté, pour la lecture première et objective de la « littérature orale » chantée. C'est au cours de ce travail de bénédictin qu'il a découvert le Moyen Âge oral, ses perspectives et une certaine thématique qui vient affirmer les avantages d'une histoire au long cours.

Il importe de retenir encore de ce livre, habilement présenté par les éditeurs, l'importance d'une historiographie de la culture populaire étudiée selon les lois critiques de la longue durée et de la comparaison des sources. Ce livre, qui dépaysera plus d'un médiéviste de la stricte observance ou seul avec ses livres, étonnera plus d'un sémanticien et plus d'un linguiste parce qu'il n'obéit pas aux codes des grandes écoles ; il a cependant le mérite du terrain et celui d'un retour à la vie des mots hors de laquelle toute interprétation de l'oral risque d'être plutôt gratuite.

Ce qu'il reste à faire pour que l'étude de la chanson traditionnelle s'impose de plain-pied en histoire de la culture serait, dans le cas qui nous intéresse, une critique serrée des structures musicales qui accompagnent ou même devancent les chansons en laisse. (Voir : *Cahiers de civilisation médiévale*, XXV, 3-4, 1983.) Disons que la thèse de Coirault-Laforte, à savoir que « les mots sont premiers », en opposition à celle de L.-J. CALVET (*Chanson et société*, Paris, Payot, 1981, 155p.) nous paraît plus normale. Peut-être faudrait-il étudier de plus près la loi des contextes et mieux apprendre la vie des chanteurs dans la perspective d'une définition globale de l'oralité. Enfin une analyse linguistique des variantes, au niveau de la dialectologie, dirait les diverses étapes de transmission des refrains et des laisses. Mais, encore une fois, Conrad Laforte ne pouvait tout faire. Remercions-le d'être le premier chaînon, le chaînon indispensable à tous ces travaux à venir et souhaitons que de jeunes médiévistes examinent à quels titres essentiels ou accidentels toutes ces chansons en laisse reflètent des milieux diversifiés, des préoccupations et des besoins plus vastes que la seule activité ludique.

Benoît LACROIX

*Institut québécois de recherche
sur la culture.*

Yvan LAMONDE, Lucia FERRETTI et Daniel LEBLANC, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920) : bilan historiographique*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, 176p.

Il n'est pas surprenant que l'I.Q.R.C. ait débuté sa nouvelle collection « Culture populaire » avec la publication de cette étude. On peut aussi très bien comprendre la délimitation chronologique

et géographique que les auteurs ont donnée à leur étude : le Montréal des années 1880 à 1920 a en effet connu dans toute leur complexité les transformations culturelles engendrées par une industrialisation et urbanisation sans précédents au Québec.

L'initiative des auteurs de présenter un bilan historiographique des connaissances dans ce domaine est louable. D'autant plus que, depuis une quinzaine d'années, l'intérêt pour l'histoire ouvrière au Québec a donné naissance à une littérature scientifique en grande partie disséminée dans des revues savantes ou disponible seulement sous forme de mémoires non publiés.

Lamonde et ses collaborateurs ont choisi une formule qui a déjà eu un certain succès dans les milieux éditoriaux américains : une étude à mi-chemin entre la synthèse historique et la bibliographie analytique. Pour ce faire, les auteurs ont structuré le cadre thématique en une série de sous-thèmes allant de la composition démographique des classes laborieuses de Montréal jusqu'aux différentes pratiques de loisir. Mais leur souci principal est d'articuler les paramètres empiriques et conceptuels à l'intérieur desquels on doit orienter l'étude de la culture ouvrière telle que Montréal l'a connue à cette époque.

Sur le plan empirique, les auteurs ont assez bien réussi à insérer dans leur texte les données les plus pertinentes dont nous disposons aujourd'hui. Sur le plan conceptuel, par ailleurs, leur tâche semble avoir été plus ardue. Comment définir la culture ouvrière ? Quelles ont été les sources matérielles et idéologiques qui l'ont façonnée ? Dans quel langage et à travers quelles formes symboliques s'exprimait-elle ? En réponse à ces questions (et à bien d'autres) les auteurs proposent une vision totalisante de la culture ouvrière ; il s'agit — comme ils l'expliquent — de « décrire et comprendre la culture ouvrière dans sa totalité, nous obligeant ainsi à construire cette totalité et à en articuler une logique » (p. 147). Dès les premiers chapitres, on se rend compte que cette articulation repose en grande partie sur la convergence de trois domaines de l'histoire qui ont témoigné davantage du ferment existant depuis quelques années parmi les chercheurs québécois : l'histoire ouvrière, l'histoire urbaine et l'histoire sociale au sens large. Dans la mesure où la production historiographique dans ces trois domaines permet d'éclaircir le vécu quotidien des ouvriers montréalais de l'époque, les auteurs tracent les pistes qui devraient amener à une reconstruction exacte de l'univers culturel de cette couche sociale.

Compte tenu de la dépendance des auteurs face à leurs sources historiographiques, l'œuvre aurait gagné en profondeur et en utilité si elle avait été accompagnée par une critique méthodologique de ces sources. Le lecteur, en effet, demeure au noir en ce qui a trait aux grands débats méthodologiques qui, depuis une dizaine d'années, entourent l'historiographie de la culture ouvrière, surtout aux États-Unis, dans le Canada anglais, en France et en Angleterre. Cette faiblesse sur le plan conceptuel est rendue plus évidente par un choix assez limité des sources étrangères incluses dans ce bilan. Malgré tout, cet ouvrage demeure un texte d'introduction et un instrument de travail très utile pour tous ceux qui sont intéressés à cet aspect de notre histoire.

Bruno RAMIREZ

*Département d'histoire,
Université de Montréal.*

Roger LEVASSEUR, *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, 192p.

Selon l'éditeur, l'auteur « dresse dans ce livre un bilan remarquable et stimulant de l'évolution des loisirs au Québec, depuis l'organisation des premiers terrains de jeu en 1929, jusqu'à la création d'un Ministère du loisir en 1979 ». C'est inexact. On vous raconte encore une fois l'histoire à bailler de la domination cléricale en prenant au mot les écrits des curés et en glissant au travers d'un verbiage éculé quelques bouts de *data* sur l'organisation des terrains de jeu. Mais le malheureux